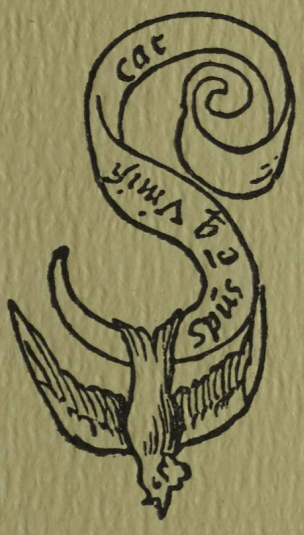
René Baert

POÈMES
D' OUTRE · MORT

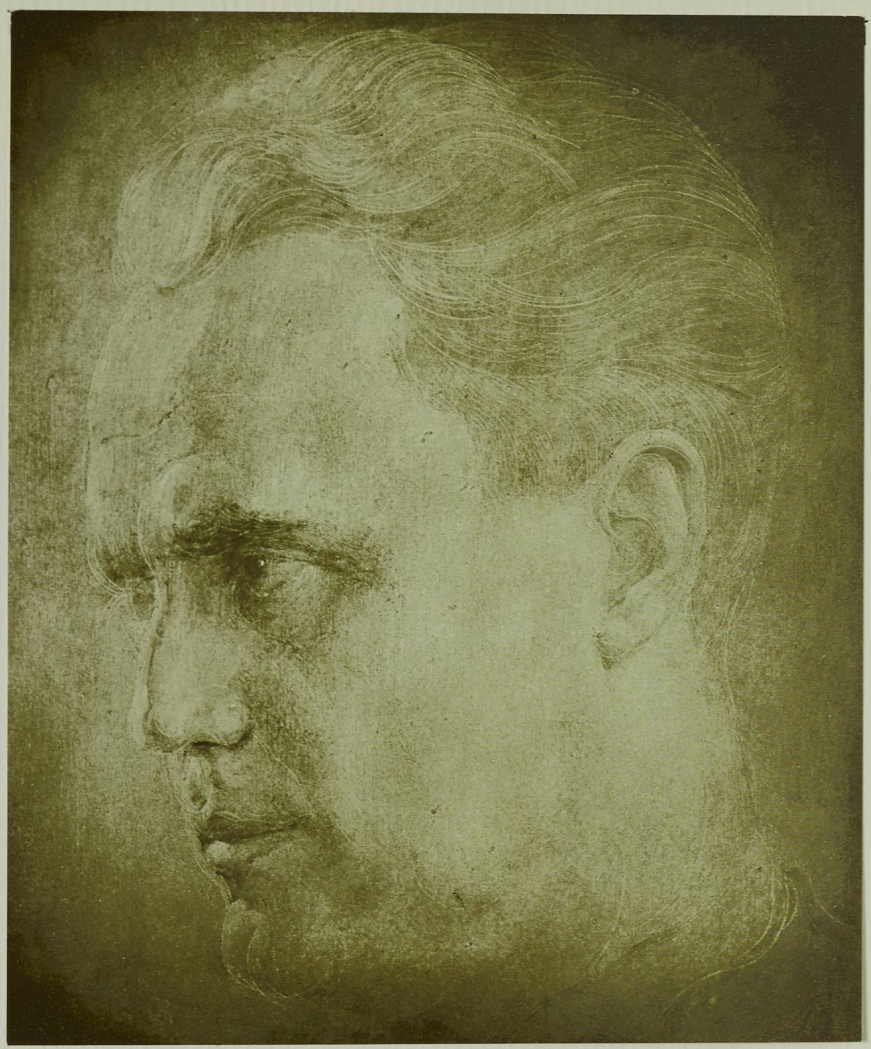


POÈMES
D'OUTRE-MORT

MLP 413

POEMES D'OUTRE-MORT

CENTRE INTERNATIONAL
D'ÉTUDES POÉTIQUES
- Bibliothèque -



René Baert

POÈMES D' OUTRE - MORT

Edité par les amis du poète

BRUXELLES 1956

TOUS DROITS RÉSERVÉS

René BAERT

Fusain par Hélène Baert-Tarasovici

René BAERT

Fusain par Hélène Baert-Tarasovici

STELE

RENÉ BAERT *appartient avec quelques autres au nombre des poètes assassinés. Sans doute, comme Federico Garcia-Lorca, était-il trop grand pour ceux qui, certain jour du mois de mai 1945, couchèrent son cadavre dans un fossé, là-bas, quelque part à l'orée d'un bois du Hanovre...*

Toute la vie de René Baert se trouva au seul service de la poésie, de la poésie d'abord et toujours, et cela aussi bien en sa vie de chaque jour qu'au sein de ses plus hautes aspirations spirituelles. Ce service, noble entre tous, il le scella avec son sang de poète, après s'être soumis à toutes les épreuves du feu de l'ascèse purificatrice.

Rappelons ici brièvement l'itinéraire de sa quête poétique, depuis les premiers balbutiements dans la petite revue „Psaumes" qu'il fonda et dirigea en son adolescence, jusqu'aux belles pages pleines de lucidité qu'il consacra à certains aspects de la poésie et de la métaphysique dans la revue „Hermès", également sienne, qu'il avait placée sous le signe du „spiritus absconditus" si cher à tous ceux pour lesquels l'essence de la poésie est de l'irradiation même du dieu caché.

Plusieurs recueils de poèmes parurent sous la signature de René Baert, et parmi ceux-ci „Presqu'Ile" et „La Raison la Première" lui furent les plus chers. Ses premiers vers relèvent de certain unanimisme, d'autres appartiennent au courant surréaliste, tandis que les vers de sa maturité doivent

leurs accents les plus sublimes à une poésie pure transcendée par la ferveur mystique.

Les poèmes posthumes, peu nombreux, qui se trouvent ici réunis en volume, appartiennent à cette ultime orientation de sa poésie qui se veut à la fois hymne, prière et fruition.

Nous doutons que René Baert, vivant, eût osé les confier en leur état fragmentaire aux mains d'un éditeur. On nous pardonnera cependant, pour la piété, peut-être un peu abusive, avec laquelle nous croyons ainsi servir sa mémoire. Singulièrement, ce que nous possédons de „Genèse", en dépit d'une beauté qui nous comble, devait mal le satisfaire. Ce ne sont que quelques pierres vives, hélas éparses, d'une œuvre fort vaste que le destin a tranchée avant que le poète, sans doute, ait accédé à une pleine vision de tout ce qu'impliquaient les prémices de cette autre et neuve naissance.

Si la plupart des poètes chantent surtout l'amour, René Baert, lui, n'a cessé de chanter la mort, non pas la mort-néant, mais la mort-accomplissement, qui est aussi prélude à la plus pure transfiguration d'être. Vivre la mort fut la raison la première de sa vie et aussi de toute sa poésie. Que cette vie et cette poésie trouvent ici leur ultime rayonnement sous le signe de la fidélité de tous ceux qui vivent leur vie et leur poésie à l'image même de tout ce qui fut de sa dilection de poète.

HÉLIODE

Hélène Baert-Reumont, in memoriam

„Hare grote rijcheit maect armoede"
(Sa grande richesse pauvreté procrée)

Hadewych

Tout ce qui monte encore s'interpelle et conçoit.

Les gestes qu'on faisait avant la connaissance
Prolongent leur ferveur jusqu'à l'humilité.

Elle semble, dormeuse, prêter à quelque voix
Le corps qui la situe aux approches du feu,
En ce piège, sa tête défie l'illusion.

Est-il d'autre lumière que la germination ?

Les actes s'illuminent.

Elle s'ouvre,
Offerte à la raison,
Qu'elle forme en s'éveillant.

Elle parle.

Il appartient au vent de saisir son langage,
De l'apporter brûlant aux sources infléchies.
Autour d'elle déjà les nœuds de la mémoire
Se nouent.

Ses yeux se délivrent du temps.

Renieront-ils l'image de la mer,
Percevront-ils les fibres de la grâce ?

Cela qui fut donné et qui la transfigure
S'abîme au feu de la raison.

Elle appelle le jour à la révélation
Qui monte infiniment sans atteindre à la cause.

Elle marche.

Que s'écartent à jamais l'indulgence et ses flores.

La forme est incréée,
Elle s'ouvre à la lumière
Et descend immobile les gorges du regret.

Le feu frappe aux flancs de la prière,
Sans fléchir au gré du temps,
Sans que s'abîme l'innocence.

Elle souhaite un visage à sa présence.

Elle souhaite peut-être
Renaître à l'absence.

Maintenant
Qu'au passage de sa réalité,
L'angoisse demeure immaculée,
Elle heurte à grands coups
Aux portes qui se referment
Sur le blasphème des chants.

L'ordre que j'ai donné
D'écarter le pardon
M'ordonne à son tour de brûler les moissons.

Folie du pauvre, folie du riche,
Je sais à peine ma solitude...
Je remonte aujourd'hui
Le cours de ma disgrâce.

Elle songe.

Si loin qu'on y prend peur
Si pure qu'on y prend froid.
La raison écartée s'éveille au paysage.

Sa mémoire pourra-t-elle ne plus rien retenir
De l'ombre dérobée aux rives de l'image.

Ce don qui fut d'elle,
Présent indélébile,
Illumine ma Ronde à Son Unicité.

D'être, en l'instant, le feu,
L'irrémédiable cause,
D'être celle pour qui s'irradie l'abandon,
D'être un chant pour ce corps
Étendu, souverain, innocent, malhabile,
N'est rien.

Dès que s'ouvre et regarde,
Réfléchit et s'étonne
Une forme de présence,
Il est trop tard déjà,
Les folles vont entrer.

Prends ce qui reste encore
D'amertume sur moi-même
Et fais que pour la nuit
Je te puisse ressembler.

L'insensible abandon de tout ce qui devient
Fait peut-être la joie, la part de la lumière.
Je ne sais si l'anneau qui réfléchit ton cours
Peut davantage unir qu'une parole à l'autre.

Il suffit d'appeler un oiseau dans la mer,
Ou d'écouter le pas qui fait naître le monde,
Pour savoir que le don de soi
N'éclaire, à chaque été, qu'une image défunte.

Je repose en tes bras
Et te nomme et te perds,
Te cherche, te retrouve,
T'abandonne et me perds.

On se plaint quelque part,
Très loin, dans notre voix.

La nuit découvre en moi l'opprobre,
Ensemble dénombrons ces éclairs que tu fus.

Si j'ai pu retenir de l'Acte
Son mirage en ces yeux qui ne sont plus toi
Et si j'ai pu fermer ta paupière accomplie,
Simplement comme un roi abdique au grand matin,
Que les enfants qui passent en soient remerciés.

Il est pour eux une syllabe folle.
Elle tourne autour du jeu qu'ils poursuivent en chantant,
Leurs pierres cependant atteignent une main molle
Qui recueille leurs insultes en tombant.

La mer aussi est mutilée,
La mer qui devrait apaiser ton mépris.

Que le sable, les pierres et le vent me répondent :
Il est trop de lumière !

Les choses ont déserté la grâce et le silence,
Les feuilles s'incurvent dans leur voix
Et le feu qui t'attend n'est encore que pensée.

Ces battements, ces ailes, ces gouffres dans le temps,
Ce rien qui suffisait à te changer en femme,
Dois-je les recréer, font-ils partie de moi
Ou de l'Avoir subtil qui ne pèse qu'en Toi ?

Ceux qui n'ont pas voulu rencontrer leur semblable
Parlent dans mes jardins.
L'ombre qui les surprend est l'ombre de tes mains,
Tes mains que j'ai coupées, avec l'aide du Monde.

Bruxelles, 1934-1938

GENÈSE

(Fragments)

D'après les notes retrouvées dans les papiers du poète, „Genèse" devait comporter six chants, chacun de quelque 360 vers, groupés en un nombre inégal de poèmes distincts.

Tout en s'inspirant des données traditionnelles de la Création, l'ensemble du poème devait toutefois les dépasser, pour se situer sur le plan de la plus pure transfiguration poétique.

CHANT I

Plonge dans l'incréé la parole première.
Ton souffle sur l'abîme a fécondé la nuit,
L'immense cécité s'éparpille en lumière,
Tu contemples la flore éclose de l'ennui.

Rien dans le chaos scintillant de l'Esprit
Ne peut se passer d'ailes.
Le verbe est mouvement.
Tu t'accomplis en Elle
Qui réfléchit ta voix et féconde l'Instant.

Elle, c'est ton image
Et c'est ta négation.
Les parfums de la terre illuminent son front.
Elle ânonne déjà ton nom sur la montagne.
Elle, c'est la lumière,
La Cause,
La Compagne.

Un matin a suffi pour t'enchaîner au monde.
Il te fallait mourir pour te savoir vivant.
Le drame est consommé. Voici la fin du monde,
Avant que le cœur même ait suspendu son sang.

Lumière ! au jour nouveau,
Impalpable, irréelle,
Atteins le corps de Dieu
Et descends matérielle,
Portant dans ta mémoire
La geste des oiseaux !

Tu voltiges en rondes claires
Et puis t'abîmes dans le vent.
Premier principe de la terre
Qui se souvient de son néant.

Lorsque ceux de la mer pèseront la souffrance,
Très loin dans leur sillon après un labeur sourd,
Ils solliciteront ta divine substance
Pour qu'elle étende enfin son ombre sur leur jour.

Et peut-être est-ce l'âme ondulante de l'Être
Qui colore ton cœur et suscite le Lieu ?
Ton caprice dansant efface et fait renaître
Cent fois en un matin le dessin de nos yeux.

Les colonnes de l'air élèvent leur portique,
Te voici dédiée aux roses de l'été.
On célèbre aujourd'hui ton alliance mystique,
Déjà tu ne peux plus ne pas avoir été !

Aux formelles couleurs de l'immense possible
Ton destin si subtil aiguise son tranchant.
L'éternité qui s'ouvre aux fièvres du Terrible
N'est pour toi que la source où commence ton chant.

A te voir transparente,
A l'aube de toi-même,
Si souple dans tes pas,
Peut-on croire étrangère à ton enchantement
L'angoisse de celui qui doit tuer son frère ?

Puisque tu es toi-même,
Puisque tu es autrui,
Puisque ta voix s'échauffe aux palmes du silence,
Fais mûrir pour ma mort le fruit de la Science !

Répandras-tu ta pensée infinie,
Sans nimber cette oasis où le soir
L'oiseau désertera sa colonie
Au cri de soi ne pouvant plus surseoir ?

Pitié pour l'être aux confins des choses,
Ivre dans sa solitude d'acier !
Abandonne au souffle incréé des roses
Un pouvoir à tout jamais prisonnier !

Au gré de Dieu butine téméraire
Les corolles qui s'éveillent en toi !
L'orbe de l'Un dessine son contraire :
Prospections légères de ton moi.

Tes ondes animent, musiciennes,
Les figures chantantes du mouvant.
Son premier des grandes orgues païennes,
Soupçon d'aile infirme parmi le vent !

Qui, ce matin, te souhaite rapace,
Pour qui ton corps va-t-il encore danser ?
Folle, folle trémière de l'espace !
Quelle blanche flèche doit te blesser ?

Tu songes à ta plus pure substance,
Celle que les anges épouseront.
Coupez ! Coupez les ponts : Concupiscence !
Trop tard, les corps subtils aussi mourront !

Depuis quand couvait-il sous ton portique
Le feu déjà futur qui n'est point né ?
Orgueil ! Orgueil pensant ! Tout l'érotique,
Pour être l'autre en toi-même, damné !

Je brûle en l'âme de la mer étale,
En cet instant précis où tu t'épands.
Recueille ton poison, ô digitale !
Comme toi je m'effeuille et me répands.

Je danse, au jeu mortel de mon image,
Plongé plongeant parmi l'Intuition,
O corps dissous, perpétuel hommage
Du multiple à l'Unique ! Fruition !

Enfin, descendras-tu les marches vives,
Lumière frileuse au devenir ?
Colonne frêle de colombes furtives,
Ton prochain vol est lointain souvenir.

Aux angles lourds du don léger de grâce
Accroche-toi sans tomber au néant !
Plus haut ! Plus haut ! Regarde Dieu en face
Pour dispenser ton songe de géant !

Le lit brumeux de ta métamorphose
De regards échangés brûle soudain.
As-tu compris ? il faut dorer la dose
A la mélancolie du jardin.

Un destin merveilleux t'emportera demain
Dans son éclatement d'incolores ondines.
Contre le vide aigu qui te coupe les mains
La colonne a brisé sa corolle hélicline.

Tu ne peux être seule à t'entendre chanter,
Voici des oiseaux blancs, des berges, des automnes
Et puis de grandes fleurs qui voudront éclater
A la chaude présence, aux herbes que nous sommes.

Chante donc ! L'univers scintillant de tes yeux
Perce son horizon d'ardentes perspectives.
J'écoute, les premiers mots fleurent les dieux.
Le monde se recueille en toutes ses ogives.

Et soudain d'une voix telle l'illusion,
Où te plonge le cours immémorial de l'Être,
S'égrène lentement la salutation :
„Soyez remerciés ô vous que je fis naître !

Soyez remerciés d'être l'amour en moi,
Seule, je ne suis point. Même ma transparence
Sans vous ne trouverait où mirer son émoi.
Je dispense, avec vous, l'exquise transcendance."

Les choses cependant, tout ardentes encor,
Moururent une à une à ce léger langage,
La lumière fendit leur fabuleux décor
Et reprit devant Dieu son magique tangage.

Ta vision
Ce matin se précise et s'affole,
Tu projettes à l'envi le monde tout entier
Dans un éclatement d'héliclines corolles.
Tu penses
Et tu façonnes
La forme indélébile
Des coquillages
Et des hommes.

Puis à nouveau c'est le silence.
Tu ne sais rien du devenir.
Le vent complice de l'absence
Chasse le moindre souvenir.

Tu chancelles telle une folle
Parmi l'abscons, parmi la nuit
Dont te délivra la parole
Qui te précède et te suit.

Les montagnes, la mer, les sirènes, les anges
Et l'image docile de quelque paysan
Qui au jour de l'édit abandonne son champ,
Toutes ces villes tourmentées,
Toutes ces tombes reposées,
Toutes ces rides du visage...
Ne sont plus qu'un seul trait décoché dans ton cœur.
Tu souffres sans tourment, tu connais sans science,
Tu es l'âme du monde
Et voici que tu pleures !

Et je ris, car je sais qu'au jour de ta naissance
S'ouvrit, comme pour moi, l'Adonide-Mémoire
Qui me tend à chaque pas son filet de pétales
Où tu tombes comme moi,
N'est-tu pas mon égale ?

Demain tu formeras à nouveau ton destin
Avec le vide même qui te coupe les mains.

A peine ta chanson, dérobée à l'Absence,
A-t-elle pressenti quelque frêle naissance
Ou quelques premiers pas,
Que se lève à nouveau la colonne funèbre
De mille oiseaux de mort qui te portent, célèbre,
Vers un plus haut trépas.

Au combat virtuel des anges philophanes,
A la résurrection des mondes que tu fanes,
Seras-tu pour toujours
Condamnée ? et ton âme heurtera-t-elle encore
Aux portes de la mer, aux vitres de l'aurore
Où dérive ton cours ?

Déjà tant de samiels infléchissent ton orbe,
Sensitive, idéelle, ô fleur qui te résorbes
Entre les mains de Dieu !
Déjà tant d'intentions te veulent délirante,
Intangible clarté, perpétuelle errante
Qui te voiles les yeux !

Chaque instant doit ouvrir et fermer ta paupière
Afin que l'Un dans Tout dispense sa lumière
Et que la nuit revînt !
Au jour n'oppose pas ton essence duelle,
Ne sois pas, dans le fruit, la morsure cruelle,
La trace de l'instinct !

Mais puis-je t'interdire, alors que tu sommeilles,
De passer du néant aux plus nobles merveilles,
Aux faîtes du créé ?
Que ton songe brûlant en neige s'éparpille,
Que tes doigts vénéneux atteignent sous leur grille
Ce mirage sacré.

Cette forme d'amour, cette forme qui chante,
Cette voix dans la voix que ta candeur enchante,
Cette provocation ?
Sous ton voile pénètre une chaleur intruse,
Te voici prise au jeu dès la première ruse,
Avant ta vocation !

Comme un bateau perdu suscite les sirènes,
Ta solitude ardente a cessé d'être reine
Dès l'appel de la nuit.
Ecoute cependant le chant qui te reflète :
A chaque trahison ton âme se complète
Et repeuple l'ennui.

Pourquoi ne pas cueillir les fruits qu'on abandonne ?
Ils sont la part de Dieu que la grâce nous donne
Et que le ver défend.
Qu'importe si ton rêve éclate en mille flores
Et si l'impur déjà prépare tes aurores :
On te retrouve enfant !

Luctueuse, bondis en butinant l'espace
Et prévois pour la mer le dilemne, l'impasse,
La blanche cécité !
Du devenir altier épouse la souplesse,
Sois pour lui le corps pur que la flamme délaisse
Et la sérénité !

Et s'il faut prendre peur devant la tragédie
De l'instant qui te plonge encor tout étourdie
Dans un nouvel instant,
Pressens pour cette épreuve une chaude albicante
Éclose sans savoir dans l'âme des bacchantes,
Dans les traits du printemps.

Sois prudente au réveil, à la courbe attentive !
Le piège est immobile et sa morsure vive,
Ne t'abandonne pas !
C'est un songe puiné qui surgit de ta veille.
Dans la brume légère se dessine l'abeille
Qui doit suivre tes pas.

Mais déjà tu confonds la plus pure des causes,
Empruntant au néant son haleine de rose
Pour embaumer le jour.
Un ange suggéré s'exhale de toi-même
Et la femme paraît, mouvant hélianthème,
Semblable à ton amour !

La forme te précède et te suit tour à tour,
Elle t'incurve, te gonfle, t'absorbe ou te révèle,
Les roses du matin voudraient te retenir
Par un parfum subtil à ton âme semblable.

De l'âpre fruition première confidente,
Rien dans la main de Dieu ne pèse autant que toi !
Il a suffi d'un jour pour élever ta foi
Aux faîtes éblouis des forêts éclatantes.

Il a suffi d'un jour pour que brûle l'appel
De tout ce qui déjà déserte le silence.
Tant d'herbes veulent vivre,
Tant d'oiseaux, tant de fruits...
Tant de mondes sont las de n'être qu'en puissance.

Ah ! puis-je devant toi mordre à même l'écorce
Et ma langue peut-elle aujourd'hui s'abreuver
Aux sources incolores ? vendanges inventées,
Ces images, ces rêves, cette réalité.

Puis-je te définir, ô sel de l'apparence ?
Te nommer c'est déjà renier ta substance ;
Tantôt pusillanime et tantôt trop cruelle,
C'est un ange qui fit ta nature duelle.

Sur ce champ où la mort prend couleur de soleil,
Je cueille de mes mains les fruits que tu destines
A ceux dont la parole est encore clandestine.
Je cueille et je me tais...
Silence pour silence...
Toute moisson s'abîme au feu de l'éloquence !

L'ombre toujours hostile,
L'ombre pour te surprendre
Dénombre dans ton style
Les nuances de cendre.

Non, non, ce n'est point toi
Qui dévores ici-bas
La chair en ce tournoi
Où se pressent mes pas.

Je refuse de naître
Au creux de ton cilice,
Aux caprices de l'être,
Aux pointes du supplice.

Comme toi, par le feu,
A l'origine Esprit,
Pourquoi faut-il, ô Dieu !
Tomber jusqu'au mépris !

C'est une fleur en toi dont la corolle éclate.
D'être partout présente une âme se dilate,
La tienne ivre de Dieu titube aux sentiers fous
Où les pas un à un marquent l'ère des loups.

Ah ! se brûler encor au piège aigu de l'homme,
Provoquer dans leur temps les anges de l'automne,
Choir des faîtes voilés aux plaines de Raison
Et jusque dans le sable ordonner le poison !

La trémière saison où le corps se replie,
Où l'âme rebondit de la mort à la vie,
T'apporte en vain l'écho d'anges séditieux ;
Quel été lève ici la querelle des cieux ?

Quel été peut mûrir au cœur de l'existence,
S'il ne dispense en soi les fruits de ta substance ?
Par toi seule il s'éveille et par toi se rendort,
Vous vous pensez ensemble et la nuit veille encor !

Une parcelle d'or illumine ta course,
Une parcelle d'or d'où rejaillit la source.
Image de toi-même, insensible au destin,
Tu suggères la flore, effluve de l'instinct !

Naissance précédant le faste des archanges
Abîmés dans le feu par quelque charme étrange,
Philtre de l'avenir, ô sel des océans,
Où ton âme, lumière, escorte des géants !

Quel remords a germé, quelle fable de l'Être ?
Faut-il qu'il soit maudit celui qui te fit naître ?
Aux confins de l'obscur il doute de sa loi
Et t'ordonne de vivre en marge de son Moi !

Ta danse que précède indocile ton ombre
Est l'amour incréé qui rachète le Nombre.
A la fois folle et sage, ardente et sans chaleur,
Tu confonds Tout et Rien et brouilles les couleurs !

Mais pourtant Il t'appelle au premier jour du crime.
Rien sinon son désir n'émarge de l'abîme...
Et l'oiseau qui demain surgira du sommeil
Pour mourir vient heurter aux fibres du soleil !

De l'esprit tu ne sais que la jeune morsure
Qui durant le pari te fit don du pouvoir,
Ensemble les forêts s'éveillent au mouvoir,
Surprises d'exister dans la neuve Mesure.

Dans leur cycle les dieux éclosent sous ta loi,
Dérobent ta candeur, te disputent l'espace.
De la chaste raison tu prépares l'impasse,
La mort ouvre déjà les fastes du tournoi.

Immobile et caché dans l'herbe, dans la source,
Dans l'âme de l'oiseau, dévoré de matin,
L'ange qui t'ordonna délaisse le festin
Et retourne à la nuit pour permettre ta course.

Je m'incurve dans l'ordre et m'inscris dans les fleurs,
Célébré malgré moi dans la page sublime
Des hauts faits d'amour, et dans l'histoire infime.
Eveillé je m'abîme et transmets les valeurs.

Les étés ne sont rien qu'un reflet de Présence,
De détruire à l'envi je partage l'orgueil.
Si ma force s'aiguise aux lames de l'écueil
Tu retrouves en elle un signe de naissance.

Et que l'arbre jaillisse aux confins des déserts,
Je prépare avec toi, mémorable solstice,
Le déclin de l'instant, l'aventure factice
Où bondissent pour Dieu, émerveillés, les cerfs !

Je lève aux horizons les corps de la pensée.
Quel combat est celui qui prélude à l'Esprit ?
Aux veilles de germer le grain déjà meurtri
Se retourne sur soi comme une âme blessée.

La bête dans sa nuit blasphème contre Toi,
Tu soumets au grand jour les licences divines,
Rien n'est réel encor, mais le feu des collines
Pour éprouver son être épargne-t-il un toit ?

Ce feu depuis longtemps couvait sous ta substance,
Corps plus subtil et fol pouvait-il te porter
Vers la haute saison qui nous doit délecter,
Nous tes porteurs impurs investis d'existence !

Jusques à quand, formels, otages du souci,
Devrons-nous dans la fleur découvrir la méthode ?
Il n'est point de penser qui ne soit un exode
Vers l'abîme de l'Un, sous l'orbe du récit !

L'instant, seul absolu, peut narguer nos mensonges,
Quelle ivresse est la tienne immortelle et sans nom,
Avant toutes choisie et sœur d'un abandon
Où Dieu ne permet point qu'éclatante tu plonges !

La ruse te défend contre l'édit de feu,
Tu brûles la parole à même le silence,
Personne autant que toi n'incarne l'insolence,
Nul ne convoite encor ta place dans le jeu !

Premier soir ! déclin pur de l'Être !
L'instant s'entr'ouvre pour la mort.
Ingrat ! peut-on le mieux connaître
Le fruit cruel quand on y mord ?
Doutant de ta propre existence
Fallait-il l'amère distance
Pour rapprocher ton horizon ?
Je crois qu'indociles les roses
Avant de s'intégrer aux choses
Auront refusé le poison !

Tu parles dur sur la montagne,
De mille cascades d'échos
Tombe l'arrêt de notre bagne.
Serpent scintillant de chaos,
Déjà la nuit marque ta faute,
L'hydre vive ronge la côte !
J'attends du songe le trépas,
Où sont des mortes les morsures,
Où sont des anges les luxures ?
Les ruches vivent sous mes pas.

Qu'entends-je, quelle ombre s'approche ?
Informel le monde s'épand
Une fois encor, quand si proche
L'haleine de Dieu le surprend.
Assez, il faut rompre l'amarre.
A l'obscur obéir ! Qu'on pare
Pour son premier et haut sommeil
De quelque rare pèlegrine
Le jour, captive ballerine,
Rêvant de danser au soleil !

10 mai 1942

CHANT II

Suis-je ? doute premier ! Je me nomme : j'existe !
Tout se répond pourtant dans les plis froids du jeu.
Gangue de l'incréé, l'œil superbe persiste
A trouver en soi seul une image de Dieu.

Le miracle déjà dans l'ordre pur s'écoule.
Le temps dispense encor la saveur dans le fruit,
Mais le Verbe succède à soi-même et refoule
Le regret de séjour au royaume fortuit.

Le geste est projeté sur l'écran du silence,
Le mur qui le reflète est aveugle et chantant.
Je cherche infiniment ma propre ressemblance
Et ne la puis trouver sans l'appui de l'instant.

Au second jour du monde, en ce matin qui songe,
Il appartient à Dieu de séparer les eaux.
Dans l'espace aujourd'hui son caprice me plonge,
La mesure nouvelle infléchit le chaos.

Parmi le vent qui monte, au large de l'orage,
Dans le tumulte creux semblable à ton remords
Roule aux oiseaux perclus la sphère, ce mirage
Dont je perce le cœur pour percevoir la mort.

De l'abîme à l'abîme un horizon s'élève
Qui permet à la chair de vivre le mouvoir.
Je regarde mes mains, ah ! que je sois l'élève
Inapte au choix perfide entre l'Être et l'Avoir !

Et les grands vols surpris dans l'orbe incendiaire,
Les rires généreux plus doux que la prière,
Le chant né de la nuit éclatant au matin,
Est-ce là, découvert, l'espace clandestin ?
L'espace est pour Dieu seul une raison de vivre !
Cette course à l'abîme et qui se doit poursuivre,
Vais-je la célébrer à mon tour et mourir
Afin que dans l'été les fruits puissent mûrir ?
Devrai-je découvrir, aimer mon personnage ?
Quel rang m'est reconnu dans le pèlerinage
Qui lentement s'écoule de l'écorce au noyau ?
La fable peut germer qui célèbre l'Agneau
Et le ciel préparer ma place pour la fête.
Né du sel et des fleurs courberai-je la tête ?
Non, je n'accepte point de boire, en ma prison,
Le lait recueilli pour la prodigue saison !
Que m'importe si Dieu m'ouvre aujourd'hui l'espace ;
Son haut combat d'amour aboutit à l'impasse
Qui d'une mer à l'autre forme mon habitat.
Puis-je être désormais sans être l'apostat ?
Je veux vivre et marquer ma raison dans le marbre.
Dans le vide l'oiseau déjà pense son arbre,
Le vent léger des morts pèse de tout leur poids,
Quel est ce serpent vif qui fuit entre mes doigts ?

Je cache dans mon sang,
Rubis incalculable,
Le ver envahissant
A ton être semblable.
En ce piège léger
J'entends interroger
Les pas dans l'étendue,
Les méandres du bruit,
Les larves dans le fruit,
Les femmes tard venues.

Ce cortège infini,
Tout ce qui recommence,
La brûlure du nid,
La chaude accoutumance,
Est-ce pour moi raison
De vivre en la maison
Sous la stable mesure ?
Et l'insecte certain
— Principe du destin —
Est-il né de luxure ?

Et que s'ouvrent les fleurs
A peine supposées !
Timides les couleurs

Sont encor divisées.
Qu'un élan devant Dieu
Franchisse pour nos yeux
D'un seul bond les espaces !
De la mer à la mer,
Dans le tumulte clair,
L'oiseau choisit l'impasse !

Le mode végétal
Me contient et m'exprime.
Dans l'écho du cristal
L'ange étouffe mon crime.
Il suggère mon rang
Me perd et me reprend,
Prévoit mon attitude,
Creuse à même ma foi !
Mais j'oppose à sa loi
Ma pleine solitude.

Je suis seul et me veux
Aujourd'hui reconnaître !
De la cendre le feu
Me fera-t-il renaître ?
Témoin toujours impur,
Je coupe le futur
De l'étroite insolence.
Mon âme s'infléchit...
O ! mortel affranchi
De la lourde immanence !

Et voici le cœur nu
Qui se cherche une place,
Le monde soutenu

Que le serpent enlace,
La morsure des morts
Et la marche des corps
Qui gravissent ensemble
Les hauts degrés du soir
Où seul pourra s'asseoir
Celui qui se ressemble !

Je domine d'ici
La vallée interdite.
Vos ailes ont roussi
Anges hermaphrodites !
Vos pas dans le brouillard
Sont-ils pour le vieillard
Qui dans sa nuit chemine ?
Aux confins du désir
Je me veux investir
De vos forces salines !

Toi dont l'humilité prend
Figure d'excellence,
Dont l'Être dévorant
Atteint ma vigilance,
Fais tirer le rideau
— Lénifiant bandeau —
Sur l'image du monde !
Dans le cycle païen
La rose ne peut rien
Qui dure sa seconde !

Il te fallait un ciel
Qui répandit ta gloire
Et jusque dans le miel

Réfléchit ta mémoire !
Le songe aventureux
Se glisse dans le creux
De l'ample certitude !
Que j'oppose à l'esprit
Un corps déjà surpris
Aux sources du prélude !

Quel est ce parfum lourd
Qui m'oppresse et m'apaise ?
Vais-je atteindre à rebours
La plus haute falaise,
D'où l'ordre m'est donné
— O ! signe ! O ! mort-né ! —
De parler aux colombes,
Moi le joueur savant
Qui règle dans le sang
L'ordre des hécatombes ?

Créé, le ciel suppose le miroir
Où je te puis effacer, te surprendre,
O ! me penser, m'éblouir, me reprendre !
Monter, tomber, me heurter au vouloir !

Créer le ciel, le ciel pour que je vive
Dans l'ordre, mieux que l'ange, que la fleur,
Mieux que le ver dans sa trouble chaleur,
Mieux que le sel brûlant de ta salive !

Infiniment, je marche dans l'arrêt
Comme tout ce qui doit périr et naître.
Je te refuse encor le nom de maître,
J'entends gravir les marches du discret.

J'entends pénétrer le vol de l'abeille.
Ah ! conquérir les conques du mouvant,
Oublier que je vis d'être vivant
Et que la mort au grand jour appareille !

Mémoire, haute raison, mémoire en feu !
Indélébile, ô toi vague océane.
Prépare pour moi le fil d'Ariane
Lui qui nous doit délivrer du grand jeu.

Non je n'opposerai point l'un à l'autre
Les oiseaux qui se veulent déchirer,
J'ai besoin de musique pour entrer
Dans la fable qui me fait ton apôtre !

Dans le silence aigu de l'audible matin
Tu prépares le vol de l'âme célicole
Les anges suspendus à leur être lointain
N'abdiquent point encor la rigoureuse École.

Désirer ce combat, ce haut moment de Dieu,
S'égarer dans la nuit du limpide langage,
Pour l'étoile prévoir sa place dans le lieu
N'est-ce point s'abuser et se donner en gage ?

Qu'importe d'exister sans attache et sans port,
Qu'importe de mourir à l'aube de la grâce !
Le vent qui me précise en ce présent qui mord
Ne pourra sous le sable ensevelir ma trace !

Je ne partage point le chaud ressentiment
De ceux-là que la mer rejette sur la rive.
L'homme ne peut savoir que jamais il ne ment
Non plus que le repos est dans l'alternative.

Non plus que les oiseaux se blessent dans leur nuit
Et que le ver horrible est au départ du monde !
Ah ! que j'entende ici le reproche gratuit...
Sur la table d'orgueil j'inscris ma loi profonde !

Et je vogue avec Toi dans ce ciel commencé
Où demain bondira le convoi des étoiles,
Gonflé d'un même sang et comme Toi blessé,
Vers quel pays maudit dois-je tendre les voiles ?

Que s'ouvre la prison, ce livre le plus clair !
Les pensers sans remords, les jeux sans espérance
Croulent plus sûrement que le mur sous l'éclair,
Le rythme du plateau n'est jamais qu'apparence !

La rose recueillant son poison fabuleux,
Le serpent enroulé dans les flancs de l'amphore,
La mer, cette colonne au délire sableux,
Sont langages secrets qui font naître Ta flore.

A vivre je m'engage et j'entends obéir
Au vouloir merveilleux qui me soumet à l'Être,
Mais précaire est la loi si je la puis trahir,
Je suis né pour prouver la naissance du maître !

Je suis né pour que vive, apatride et obscur,
Le papillon formel ami de la lumière.
Je suis né pour que Dieu délivré du futur
Puisse me dédier à la nuit singulière !

Ah ! laisse-moi tomber de ce haut point d'amour !
Que je me blesse encore au tranchant de la règle,
J'entre dans la mesure et je conçois le jour
Comme un sommet glissant que dédaignent les aigles.

Un jardin pourrissant à défaut d'une fleur,
Tel m'apparaît l'instant qui t'enchaîne à toi-même,
L'instant qui s'introduit dans l'ordre des couleurs
Quand l'ange se consume au scintillant système.

Royaume dans la mémoire éveillé
Sous de profanes songes écaillé,
Ciel de la peur, est-ce pourpre magie
Ce sein gonflé que suscite l'orgie ?

Tout ce que l'on étouffe et ce qui meurt
Avant d'avoir entendu la rumeur
Montant des gouffres sournois de l'espèce
Au feu demande le don de noblesse.

Au feu demande le pouvoir d'aimer
Au moins jusqu'à l'aube, sans infirmer
Les desseins profonds de l'Être, ô figure,
Apre destin que le mot transfigure !

Mais qu'importe la prière, Seigneur !
Des faibles abandonnant le meilleur
Aux meutes affamées de décembre ?
La démence n'est pas de fuir la chambre.

La démence n'est pas d'être cruel
Ni de soustraire à l'ordre virtuel
Le corps, pensée à Dieu toujours hostile,
La démence, c'est d'écarter le Style !

C'est de confondre le multiple et l'Un
Et de croire que l'ombre de quelqu'un
Est nécessaire pour atteindre au faîte
Où les roses sont vives pour la fête !

De ce langage éteint, cette désertion,
Qui hier encor se dérobait superbe
Au cri séditieux des bêtes et de l'herbe
Que reste-t-il, Seigneur ? La génération
De ceux-là qu'aujourd'hui tu portes en puissance
Brûle de percevoir l'acuité de tes traits.
Pour monter jusqu'à Toi nous voulons être prêts
Comme le sont déjà les fruits dans la licence,
Comme le sont déjà les jeux et les tombeaux
De ce peuple incréé qui dresse le grillage
Où frappaient sans savoir les pitres du voyage.
Que du temps ce décor j'assemble les lambeaux,
Le sang immaculé perce son sanctuaire,
Le verbe informulé s'imagine fervent,
Depuis le jour premier, prisonnier du mouvant,
Je m'agrippe parjure aux flancs de l'estuaire !
Je ne veux point ruiner le sel dans la raison,
Qu'on étouffe le feu, le feu dans la corolle !
Je rampe dans ma nuit, je cherche la Parole
Qui me doit dispenser le sens de ma saison !
Et voici donc ce ciel et ses flores diclines
Où les êtres seconds préparent le combat,
Que s'ouvre sous l'orgueil ce singulier débat,
J'en veux porter l'écho sur toutes les collines !

Voici ce firmament en pièges confondu.
Faut-il que le poison délivre la mémoire
Avant de susciter le verger défendu ?

Rien encor n'est pesant dans l'orbe de l'histoire,
La parole est impure et les anges déments,
Tout transpire pourtant au travers de Ta gloire.

Tout transpire au travers d'indicibles tourments.
Je prends place déjà dans le vocabulaire.
Le décor peut s'ouvrir qui ferme le moment.

Et pour rendre du ciel l'intaille populaire,
Tu dispenses le feu dans le trait de l'archer.
Que le geste soit lent qui trempe la colère !

Combien de fois, sommeil, toi qui me fais tricher,
Devrai-je de la mort accepter la licence ?
J'entends à chaque pas m'entendre mieux marcher.

En toi la rose éclate, inonde la présence.
Je ne veux point troubler l'avènement fiévreux
Du jour mort-né brûlant d'aborder à l'absence.

En ce plein aujourd'hui le sang aventureux
Coule plus doucement que la sève dans l'arbre,
Que le lait dans le sein, ces signes généreux !

Si j'inscris pour moi seul la geste dans le marbre
De cet arbre duel, singulier bûcheron,
C'est qu'un destin nouveau s'infléchit dans cet arbre.

Or tout est prêt, Seigneur, pour abattre le tronc
Dont l'ombre double en Toi l'unique perspective.
Quel est ce sang obscur qui m'éclaire le front ?

Quel est ce jeu subtil ? ô danse sur la rive !
J'y veux entrer vivant plus léger que la mort,
L'étoile dans sa course est de l'ordre captive.

Que m'embaume la brume aux clartés du remords !

La saison périlleuse du complot
Est seule à te pouvoir laver du crime
D'avoir créé le jour qui nous exprime,
Cet instant fort et faible, notre lot !

Suis-je venu de l'ordre à la révolte,
Ou du chaos à la règle des dieux ?
Il n'est que vent qui me ferme les yeux
Ce peu d'éternité que je récolte.

Il n'est que glace ardente dans la main,
Mirage étale et plongeante déesse.
Comment retiendrai-je le sang qu'il laisse
S'écouler entre veille et lendemain ?

Comment prendre la mort ? Elle s'éveille
Quand l'ange fol reconnaît son danseur.
Je suis dans le plaisir, dans l'épaisseur,
O temps mieux clos que l'aire de l'abeille !

L'événement n'est rien, ni rien la chair.
La germination, la discipline,
Le signe, l'exemple, l'âme saline
Peuvent-ils me rendre l'orgueil moins cher ?

En ce jour imparfait, second du monde,
Les astres que lève la déité
Chantent aussi pour leur éternité
Et pour asseoir ma justice profonde.

Que la nuit tombe enfin qui prodigue la trêve,
Que s'endorme le jour aux portes du décor
Où les anges blessés retremperont le glaive
Qui les doit délier du délirant accord !
Que penses-tu, Seigneur, de ton œuvre seconde,
Ce ciel pesant à peine à ton destin léger,
Ce firmament fermé par ta forme profonde
Où l'étoile introduit la sève du verger ?
Est-ce là gouffre blanc d'où monte la légende
D'un chant perpétuel ? Langage, ô compromis,
Qui donne sa grandeur et son sel à l'offrande,
O devenir impur par l'oracle transmis !
Un univers secret s'allume dans l'écorce.
Les colonnes du vent ont l'esprit vénéneux,
Tu montes dans le soir, seul forçat de ta force,
Que reste-t-il des mains qui maudissent leur nœud ?
A quoi bon méditer sur le cycle céleste ?
Les jours prochains déjà dispensent leur avoir,
Pourrais-tu plus longtemps m'arracher à la geste
Que je vis avec toi dans l'ordre du savoir ?
Le jour s'est inversé sous ta chaude parole,
Mais je perçois l'arrêt dans la marche du temps !
La fleur est insoumise à sa souple corolle,
C'est vers plus d'être encor qu'indocile je tends.

16 avril 1944

Plus pesant que l'aveu qui détache le fruit,
Plus léger que la mort qui consent et refuse,
Trouveras-tu, Seigneur, en toi-même l'excuse
D'insuffler ma raison dans le sable fortuit ?

Je n'opposerai point aux claires disciplines
L'insigne cécité du divin désarroi.
Je pressens dans le feu la puissance du froid.
Tes désirs délivrés défendent mes collines.

En ce jour commencé commence l'océan,
Il est songe puiné qui puise dans l'histoire
De mille oublis ailés, d'une seule mémoire !
Que blanches les couleurs suscitent le néant !

En ce jour déchiré se déchire la terre.
Que s'unissent les mains qu'invite le complot !
Les anges sont blessés qui brident leur galop
Ce plus subtil écho de l'herbe délétère.

Et voici l'habitat que je dois conquérir,
L'enceinte où de l'orgueil il me faudra répondre.
Toujours, impose-moi le pouvoir de confondre
Le jeu gratuit de vivre et celui de mourir !

SONNETS BRANDEBOURGEOIS

Les „Sonnets Brandebourgeois" peuvent être considérés comme le testament poétique de leur auteur. Ils datent des derniers mois de la vie du poète, de cette époque où déjà pour lui „le corps ne pèse rien... certain d'atteindre en Dieu les lumineux confins".

I

La cité détruite

L'abandon, ce vent pur, aborde au flanc de l'être.
Je doute de moi-même et Dieu marche incertain
Dans cette nuit étale impossible à connaître
Où la ville entr'ouvrait ses portes, son destin.

Quel gouffre a pu d'horreur vous infléchir, falaises !
Que morde en mes pensers le jeu subtil des morts,
Cette grâce du sang et ce fruit des genèses
Qui repense pour soi les formes de ton corps ?

Chaque mur est surpris de vivre son espace.
Le vide perce en lui les sources du trépas,
Il creuse pour le cœur un écho dans l'impasse.

Un chant de chair immense expire sous mon pas
Et l'incarnation de l'esprit dans les choses
Insulte à la mémoire où pourrissent des roses !

Berlin, décembre 1944

II

Le don est infini qui fait mûrir le grain.
Vous élevez la voix dans l'infinie tempête,
Aux pages de la mort soyez le pèlerin
Que les chiens vigilants éloignent de la fête.

Vous formez en marchant les marches de la nuit,
Je gravis avec vous ces degrés téméraires,
Nos pas y marqueront, condamnés à l'ennui,
L'immobile destin de nos itinéraires.

Rien ne veille sur nous qui ne soit menaçant.
Il n'est d'autre raison que la raison du sang,
J'entends couver en vous la chaude impertinence...

Et que Dieu relevé, relevant l'immanence,
Percevant dans leur jour les peuples à genoux,
Concilie un à un les contraires en nous.

Berlin, février 1945

III

Et s'il fallait enfin dispenser dans le vent
Le poids de l'infini moins pesant que nous-même,
Pourrais-je avant la nuit ânonner le poème ?
J'ai besoin de la mort pour atteindre au vivant...

J'ai besoin de la mort, ce livre captivant
Qui se ferme toujours sur un nouveau blasphème,
Les dieux ne savent rien qui ne soit un extrême,
Je descends dans le feu qui monte du levant.

J'écoute sourdre en moi le mot, cette faiblesse...
Voici le verbe éteint que ranime l'espèce
Sa magie a joué qui réduit ma prison.

Peut-être suis-je à l'heure exaltante où la lie
Pareille au vin léger honore la saison...
Quand des vœux éveillés le rêve nous délie.

Lauenau, mars 1945

IV

La sève vit debout sa mortelle aventure,
L'aigle dispute au vent son périple incertain,
La puissance jaillit de la seule rupture,
Je dédie à la chair les roses du festin.

L'été mûrit en vain les fruits de la démence.
Est-il possible, ô Dieu, d'oublier que tu fus
L'Histoire sans destin, le Verbe qui commence,
Le terme de l'espoir et le sel du refus ?

La terre tremblera qui trouble ta lumière.
Pourquoi dois-je penser une cause première,
La mort n'infirme pas les formes du futur.

J'abandonne à la mer le glaive le plus dur
Que trempe dans son feu l'écume généreuse...
Le corps ne pèse rien pour une âme danseuse.

Lauenau, 17 mars 1945

V

Vous venez de la nuit et vous portez mon nom.
Vous changez l'Ordre en soi, vous recréez le monde,
Vous me multipliez, pourrais-je dire non
Au vœu d'éternité que nourrit la seconde ?

Vous me placez vivant entre l'Être et l'Avoir.
Vous brûlez dans mon cœur plus chaud que le poème.
L'Acte fleurit en vous et laisse le Pouvoir,
Vous payez mon tribut à la table suprême.

Vous fleurez le fruit mûr à l'ultime saison,
Gardez-en le parfum, il porte la raison
A douter de Dieu même, à défier la preuve.

Les roses dans l'instant remontent le grand fleuve
Qui depuis l'origine informe votre sang
Et fléchit le roseau qu'on proclame pensant.

VI

Bien que la mer encore infléchît son visage,
Que la pure mémoire informât son décor,
Ce pays fut maudit dès avant le passage
Des grands oiseaux éteints qui vivent à la mort.

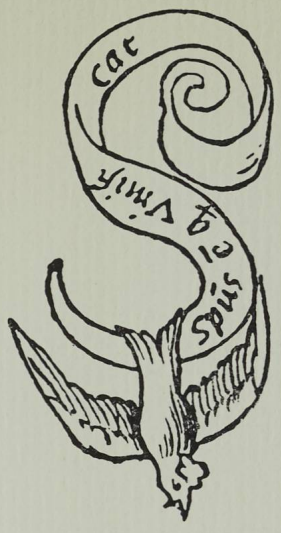
Les hommes dans ces murs connaissaient la puissance,
L'Histoire les porta plus haut que la vertu,
Mais ils ne pouvaient pas racheter la Naissance
A laquelle ils devaient leur fabuleux statut.

Ils marchèrent alors vers les rives d'écume,
Certains d'atteindre en Dieu les lumineux confins.
Que serait le combat qui ne fût point posthume ?

Ils choisirent l'ultime entre tous les destins,
Le présent fut exclu de leur lente poussée...
O délice du Temps ! Saison recommencée !

TABLE

STELE	5
HELIODE	7
GENESE	21
Note	22
Chant I	23
Chant II	43
SONNETS BRANDEBOURGEOIS	61
Note	62



COLOPHON

Les „Poèmes d'Outre-Mort" de René Baert, édités par les soins des amis du poète et composés en Baskerville corps 11, ont été imprimés sur les presses de l'imprimerie „Die Poorte", à Anvers. Le portrait en frontispice de René Baert est l'œuvre du peintre Félix De Boeck. Cette édition comporte 110 exemplaires, dont 10 nominalement désignés, sur papier à la main de Richard de Bas, et 100 exemplaires sur papier vergé Héraldic, numérotés de 1 à 100.

Cet exemplaire est le

N° 11

IMPRIMÉ EN BELGIQUE